

Un capitalisme spectral ou le fantôme de la baisse tendancielle du taux de profit

Par Dario CIPRUT

Introduction

La « thèse » de la baisse tendancielle du taux de profit, dérivée du *Capital* et autres écrits économiques marxien, affirme que l'accumulation du capital et le progrès technologique ruinent progressivement les assises de rentabilité du capital investi, et contraignent les capitalistes, mus par la poursuite dudit taux, à une concurrence effrénée pour des débouchés en nécessaire rétraction et à défaut à une pression accrue sur les salaires. Déjà qualifiée par Castoriadis en 1972 de véritable « serpent de mer de la théorie économique marxiste », cette pierre angulaire de la pensée économique de ses adeptes se réduit à une paire d'hypothèses aussi improbables qu'invérifiables, autant dire ne repose sur rien.

Aussi peu factuelle qu'intuitive, cette baisse n'est en effet chez le Marx du *Capital* rien d'autre qu'une conséquence arithmétique de deux véritables articles de foi.

Le premier prolonge, indûment à notre avis, la *théorie de la valeur-travail*, due à Ricardo, en attribuant l'existence du profit intégralement à la seule exploitation du travail exercé *pendant* le processus de production¹.

Le second affirme sans preuve convaincante que l'augmentation de la *composition organique du capital* dérive nécessairement de l'accumulation du capital.

Ces deux postulats sont les composants canoniques d'une théorie économique marxiste transformée de longue date en glose sous les effets conjugués de prétendues avant-gardes rivalisant de fidéisme. Il n'est d'autre raison à leur survivance dans l'esprit de nombre de camarades que l'apparente caution théorique qu'ils fournissent à leur activité politique. On comprend que ces camarades répugnent à la justifier uniquement par des convictions d'ordre éthique appuyées sur l'analyse des systèmes sociaux, tant il est malaisé d'évacuer un surmoi lorsqu'il procure du confort intellectuel².

Avis au lecteur

Le seul intérêt de ce qui va suivre est de contribuer à éviter le recours à un dogme qui ne peut que limiter l'influence de combats généreux à un public de convaincus ou de suivistes. En effet, je considère que la croyance dans le tarissement inéluctable du profit capitaliste, faute de sombrer dans une insondable barbarie, est le principal verrou de pensée

qui entraîne les tenants d'une hypothétique révolution globale à rejeter comme inopérante toute proposition concrète de régulation économique pouvant infléchir durablement l'actuel et détestable cours des choses. Cette posture révolutionnaire³, sous couleur de pourfendre un pragmatisme sans principes, ne génère dans la pratique qu'attentisme et défaitisme. Les luttes sociales n'ont rien à gagner, maintenant que la crise souligne l'impérieuse nécessité de changements radicaux⁴, à redorer le blason de lunes théoriques justement discréditées, qui risquent fort de ne préparer une fois encore qu'à des lendemains qui déchantent.

Faut-il aussi préciser que je ne suis d'aucune manière spécialisé en économie et que les raisonnements que je défends sont inspirés de nombre de bons auteurs ayant réfléchi avec plus de sagacité que de conformisme aux présupposés de l'économie marxiste⁵ ? Je ne prétends pas à quelque originalité et m'en voudrais de recourir à quelque autorité que ce soit. L'essentiel de ces réflexions est à la portée du premier venu ayant suivi des études secondaires ou bénéficié sur le tas de quelque chose qui s'apparente à la tenue des comptes d'une association. Sans doute lui faudra-t-il tolérer parfois de consulter un dictionnaire pour décoder quelque expression par trop châtiée ou expliciter une référence à l'œuvre d'un économiste.

Travail et valeur

Le premier objet de la foi dont il est question plus haut n'est autre que la *théorie de la valeur-travail*, selon laquelle le travail humain nécessaire à produire une marchandise serait le facteur déterminant de sa valeur, et sa quantité une base objective des prix auxquels elle s'échange sur les marchés.

L'édifice théorique marxien

Il n'est pas question de revenir ici en détail sur les théories de la valeur en général, sur la distinction entre *valeur* et *prix*, ou l'évolution des monnaies, avant de s'appesantir sur l'apport spécifique de Karl Marx au sujet de la valeur-travail. Ce dernier use et abuse certes de considérants hégéliens⁶, mais reprend pour l'essentiel à son compte les théories classiques de nombre de ses contemporains ou prédécesseurs, aujourd'hui disponibles dans tous les bons manuels⁷. Pourtant, il importe de se dissocier de toute considération objectiviste ou naturaliste de la valeur pour la rendre à sa nature de mesure socialement conditionnée. C'est à quoi devraient servir les quelques notes introductives qui suivent.

Plus impalpable que la substantifique moelle rabelaisienne, la « valeur » est en réalité une mesure théorique, exprimée en un étalon monétaire conventionnel. Un étalon approprié est indispensable dès qu'il devient nécessaire de quantifier des proportions gouvernant le troc plus ou moins régulier entre plusieurs catégories d'objets. *Un échange sera dit*

par hypothèse à valeur égale s'il ne lèse aucun des protagonistes. Une telle définition de la valeur est évidemment intersubjective, une qualité attribuée à une marchandise qui requiert non seulement l'occurrence d'échanges en un lieu donné, mais pire encore, qui dépend de l'avis des protagonistes. A moins de penser les échangistes gouvernés par quelque divin calcul, du fait que les proportions réglant les échanges concrets fluctuent dans le temps et l'espace, l'assignation d'une valeur indépendante des transactions individuelles ne peut résulter, soit a posteriori, que d'une abstraction statistique, soit a priori, que d'un accord préalable des échangistes sur une norme de droit ou de fait. On dira par définition que les échanges s'effectuent selon un « prix » de marché, soumis à toutes sortes de fluctuations, et réservera le terme de valeur pour l'abstraction théorique qui aurait par définition dû régler les échanges pour qu'ils soient « équitables ». Par définition il est impossible de s'appauvrir ou s'enrichir par l'échange d'équivalents en valeur, d'où une difficulté à saisir la source du profit capitaliste, supposé être un échange de marchandises.

Le problème central de toute théorie économique de la valeur, est de chercher les moyens de calculer ou estimer cette dernière, et expliquer comment les prix se situent par rapport à la valeur. *La théorie dite de la valeur-travail⁸ postule que deux lots de marchandises s'échangent à leur valeur si les temps de travail nécessaires à les produire sont identiques.* La production de marchandises faisant appel, outre au travail, à d'autres marchandises, à titre de moyens de production, il faut naturellement inclure dans la valeur finale la quote-part de ces derniers.

Partagée par les économistes classiques à la suite de David Ricardo, la théorie de la valeur-travail a été étendue par Marx pour montrer que le profit capitaliste n'était pas incompatible avec l'échange d'équivalents en valeur, pour peu que l'on considère le salaire comme mesure, non pas du travail effectué, mais de la capacité de travail du salarié, que la relation sociale capitaliste constitue en marchandise. L'usage de cette capacité ou « force de travail » y consisterait précisément à produire plus de valeur qu'elle n'en consomme, différence nommée « plus-value ». Ce surplus, condition évidente du profit, correspond donc à du travail incorporé au produit, mais non rémunéré. Si la rémunération englobait le surplus, le profit serait d'évidence nul. La rigueur du raisonnement marxien, sous la prémisse concernée de la valeur-travail, est jusqu'ici impeccable, et fait remarquablement justice des raisonnements sur l'origine du profit de ses prédécesseurs.

Toutefois, deux graves problèmes viennent miner l'imposant édifice rationnel marxien.

Exploitation ou accaparement

Rien dans le raisonnement tenu ne permet de conclure que le temps de travail non rémunéré, incorporé au produit, est uniquement celui des « travailleurs », et que la plus-value résulte d'une pure « exploitation » de ces derniers par la classe des capitalistes, classe définie comme extérieure au processus de production par son apport purement financier. L'affirmer équivaut d'une part à assimiler les autres agents de la production, les « non-travailleurs », salariés ou non, à de purs parasites, de l'autre à voir dans le capital lui-même, en tant que concentré de travail et d'ingéniosité passée, un instrument purement passif, incapable de générer, dans sa mise en œuvre par le travail présent, plus de valeur qu'il n'en a coûté. En réalité, capital et travail sont indissolublement liés dans le processus de production et ont tous deux besoin de l'autre.

Le produit du travail est a priori incommensurable à ses facteurs de production, force de travail comme capital, dont les valeurs marchandes ne s'établissent qu'à travers leurs marchés respectifs. La conception marxiste, qui ne voit dans la production qu'une opération simplement additive d'incorporation de nouveau travail, fait l'impasse sur le fait que le travail dit vivant consiste aussi à réincorporer – et non simplement reproduire – le travail passé contenu dans les moyens de production. Ce travail, prétendu mort, y passe en réalité par une espèce de résurrection ou plutôt réincarnation⁹. Pour peu d'ailleurs que le travail soit gâché ou le produit ne rencontre pas de marché, l'opération en question peut très bien aboutir à soustraire de la valeur plutôt qu'en ajouter, et la plus-value forcément positive finir selon les circonstances en déficit plutôt qu'en profit. Conclure que le profit tient à la seule exploitation des travailleurs¹⁰ n'a donc rien d'objectif, et n'est qu'une hypothèse supplémentaire, un axiome indépendant dirait le logicien. Cette conviction s'appuie d'évidence sur le sentiment, à nos yeux justifié, que la rémunération des travailleurs, négociée inégalement lorsqu'elle n'est pas imposée, est généralement déficiente pour couvrir des besoins humains considérés comme normaux, et qu'étendre l'exclusivité de la propriété des moyens de production par les capitalistes à celle du produit brut résultant de la production est un processus d'accaparement découlant d'une domination sociale injustifiable par quelque opération prétendument marchande que ce soit¹¹. L'exploitation n'a rien à voir avec la valeur travail quantifiant un échange équitable de marchandises; elle renvoie à la lutte des classes opposant possédants et démunis pour le pouvoir sur le processus de production et le partage du surplus. La « théorie » de l'exploitation n'est pas soluble dans l'économie, et comme telle, en tentant de cautionner l'éthique par une science exacte, ne vaut guère mieux qu'une tautologie.

Ce serait pourtant faire injure à Marx, que de laisser croire qu'il n'avait pas aperçu la difficulté. Il a dépensé des trésors d'ingéniosité et s'est

ruiné la santé à tenter, en parallèle avec son activité politique et journalistique alimentaire, de justifier sa théorie de la plus-value comme seul produit du travail vivant, à combattre les théories dites des facteurs de production etc. Mais, tributaire selon nous de son époque scientifique, il n'a pu se résoudre à suffisamment subjectiviser, existentialiser, socialiser sa théorie, pour rester en cohérence avec ses intuitions remarquables sur la philosophie du droit, et s'est épuisé à fonder les revendications sociales de son temps, lui qui professait devoir douter de tout, sur le roc prétendument ultime de la science économique.

Valeur ou prix

Ce n'est pas tout. Si l'édifice de la valeur-travail tient la route au niveau de la cohérence interne, malgré l'indépendance de l'axiome de l'exploitation, il craque de toutes parts quant à son pouvoir explicatif ou prédictif des phénomènes économiques. Une batterie d'arguments plus ou moins sophistiqués¹², allant de la robinsonnade élémentaire jusqu'à l'appareil statistique ou mathématique le plus évolué¹³, s'épuise à rendre le postulat central plausible, alors que sa vérité concrète ne peut s'imposer qu'à travers le comportement des agents économiques, et que l'évidence devrait conduire à admettre qu'il ne saurait y avoir de valeur - économique s'entend - sans marché. Par conséquent que toute théorie substantialiste¹⁴ de la valeur n'est bonne qu'à remplir des étagères.

Il n'y a en effet aucun moyen de démontrer que les prix fluctuent autour d'une valeur objective donnée par une analyse quantitative des temps de travail nécessaires à leur production, et qu'il y aurait une norme d'échange souterraine qui gouvernerait les marchés où s'effectuent les échanges. Il serait trop long d'analyser ici les trésors d'énergie dépensés par Marx et depuis par ses sectateurs pour rendre la théorie de la valeur simplement plausible, et ceux des contradicteurs pour la prouver inopérante. Ni la théorie des crises, des ondes longues, de la transformation de la valeur en prix de production, de l'échange inégal avec le tiers-monde, du salaire socialiste, de l'impérialisme, du capitalisme monopoliste, ne sont arrivées à justifier d'une supériorité patente par rapport à d'autres écoles de pensée économique. *Le fétichisme de la valeur-travail chez Marx n'a rien à envier sur ce point à celui de la main invisible des marchés chez Adam Smith.*

Des économistes, se recommandant à la fois de Keynes et de Marx, critiquent nombre d'hypothèses de ce dernier tout en l'exonérant de tout fétichisme ou objectivisme. Par exemple, J.M. Harribey¹⁵, montre que l'assimilation de la force de travail à une marchandise ayant une valeur marchande entée sur son coût de reproduction et non un simple prix résultant de la lutte pour le partage de la valeur ajoutée, conduit à une incohérence des schémas marxistes de d'accumulation. Il redéfinit alors sur cette base plus-value et capital variable, qui deviennent indéterminés

a priori, et réinterprète la composition organique en termes de prix de production et étoffe ces schémas de considération keynésiennes d'anticipation et de crédit monétaires. Ainsi modifiés, ces derniers sont démontrés exempts des contradictions qu'y décelaient les néo-ricardiens et compatibles avec la théorie monétaire keynésienne. J.M. Harribey persiste néanmoins à voir dans un quantum de travail social global particulièrement désincarné la pépite théorique permettant d'éviter le fantasme de la « fécondité du capital ». Aux lecteurs de juger ce qui reste de l'économie politique marxienne après pareils abandons et la réduction de la théorie à des affirmations génériques telle que « Il n'y a pas de valeur ajoutée qui ne soit réductible à du travail social ».

Usage et mésusage

En conclusion, la théorie de la valeur-travail nous apparaît dénuée de portée scientifique. La valeur n'est qu'un agrégat économique multifactoriel permettant de s'abstraire des fluctuations historiques et géographiques des prix et des conditions de production pour juger du caractère équitable ou non des échanges. Les différentes mesures de la productivité du travail humain interviennent bien entendu, tout comme aujourd'hui l'empreinte écologique et quelques autres facteurs, dans une estimation qui constitue l'objet par excellence de l'économie comme science humaine, inséparable de sa composante politique, comme le pressentait d'ailleurs Marx. Vouloir asseoir l'indignation justifiée devant le caractère anti-démocratique de l'organisation du travail et des rapports de propriété en société capitaliste sur une base scientifique évacuant les catégories éthiques, politiques et philosophiques est une chimère objectiviste et un prétexte à une posture d'expertise et de domination.

Accumulation et composition organique du capital

Il reste maintenant à examiner le second élément du dogme de la baisse tendancielle du taux de profit. En effet, comme nous l'avons prétendu en exergue, si même, en dépit de ce qui précède, on suit Marx dans l'explication du profit par l'exploitation de la capacité de travail des seuls travailleurs, la loi de la baisse tendancielle constitue une affirmation sans preuve ni plausibilité.

Taux de profit

Cette baisse repose sur deux arguments déduits de la définition du taux de profit, qui détermine dans le modèle économique marxien le comportement des investisseurs, lequel est lui en effet facilement observable. Ce taux se calcule, depuis que l'économie et la comptabilité existent, par le quotient de la plus-value sur la totalité du capital investi - moyens de production (capital « constant »¹⁶) plus rémunération du

travail (capital « variable »¹⁷). Si on raisonne en prix, on remplacera la plus-value par le profit de l'exercice, ce qui ne change rien à la formule.

Le raisonnement de Marx se base assez naturellement sur un constat empirique que l'évolution du machinisme impose, à savoir que le temps de travail humain pèse de moins en moins lourd dans le processus de production, et que par conséquent, ce temps étant selon lui - indûment, nous l'avons montré, mais ce n'est pas le sujet - à l'origine du profit¹⁸, le taux de ce dernier devrait chuter.

Comme le raisonnement repose sur l'évolution respective du facteur capital et du facteur travail, il est naturel de faire intervenir leur rapport plutôt que leurs grandeurs respectives. La formule précédente du taux de profit se transforme très simplement¹⁹ en divisant numérateur et dénominateur par le capital variable, c.à.d. le salaire. Au numérateur, la plus-value ou profit se divise donc par le capital variable ou salaire, donnant ce que Marx appelle taux de plus-value ou *taux d'exploitation* (conformément au postulat déjà critiqué), mesurant en quelque sorte *l'intensité du profit* par heure de travail. Au dénominateur on trouvera à la place du capital investi le rapport entre le capital total (constant + variable) et le variable, soit à l'unité près (rapport du capital variable à lui-même) le rapport entre capital constant et variable, mesurant *l'intensité du capital*²⁰ mis en œuvre par heure de travail que Marx nomme *composition organique du capital*.

On voit, si on veut bien désigner le capital variable marxien par « coût salarial » pour parler un idiome accessible à tous et moins idéologiquement connoté, que :

Encadré 1

L'évolution du taux de profit d'une production dépend

- *directement* de l'intensité du profit (taux d'exploitation ou de plus-value marxien)

et

- *inversement* de l'intensité du capital investi en moyens de production (composition organique marxienne),

les deux intensités étant mesurées par rapport au coût salarial de cette même production.

Marx a donc parfaitement perçu que le taux de profit, moteur de la concurrence et variable déterminante de la dynamique d'investissement capitaliste, ne dépendait pas uniquement du taux d'exploitation mais aussi du rapport entre capital total et coût du travail salarié, que représente la composition organique. « Donné le taux de la plus-value, le taux du profit peut varier indéfiniment, et que donné le taux du profit, il peut correspondre aux taux de plus-value les plus divers. », dit-il²¹. Aussi a-t-il

consacré, après avoir introduit le sujet ailleurs²², l'essentiel du Livre III du *Capital*²³ à étudier l'impact des différences de composition entre les divers secteurs de l'économie sur les taux de profit typiques des branches correspondantes, et à étayer sa conviction que ces taux étaient inéluctablement conduits à baisser, faute de tendances contraires jugées finalement incapables d'inverser la pente.

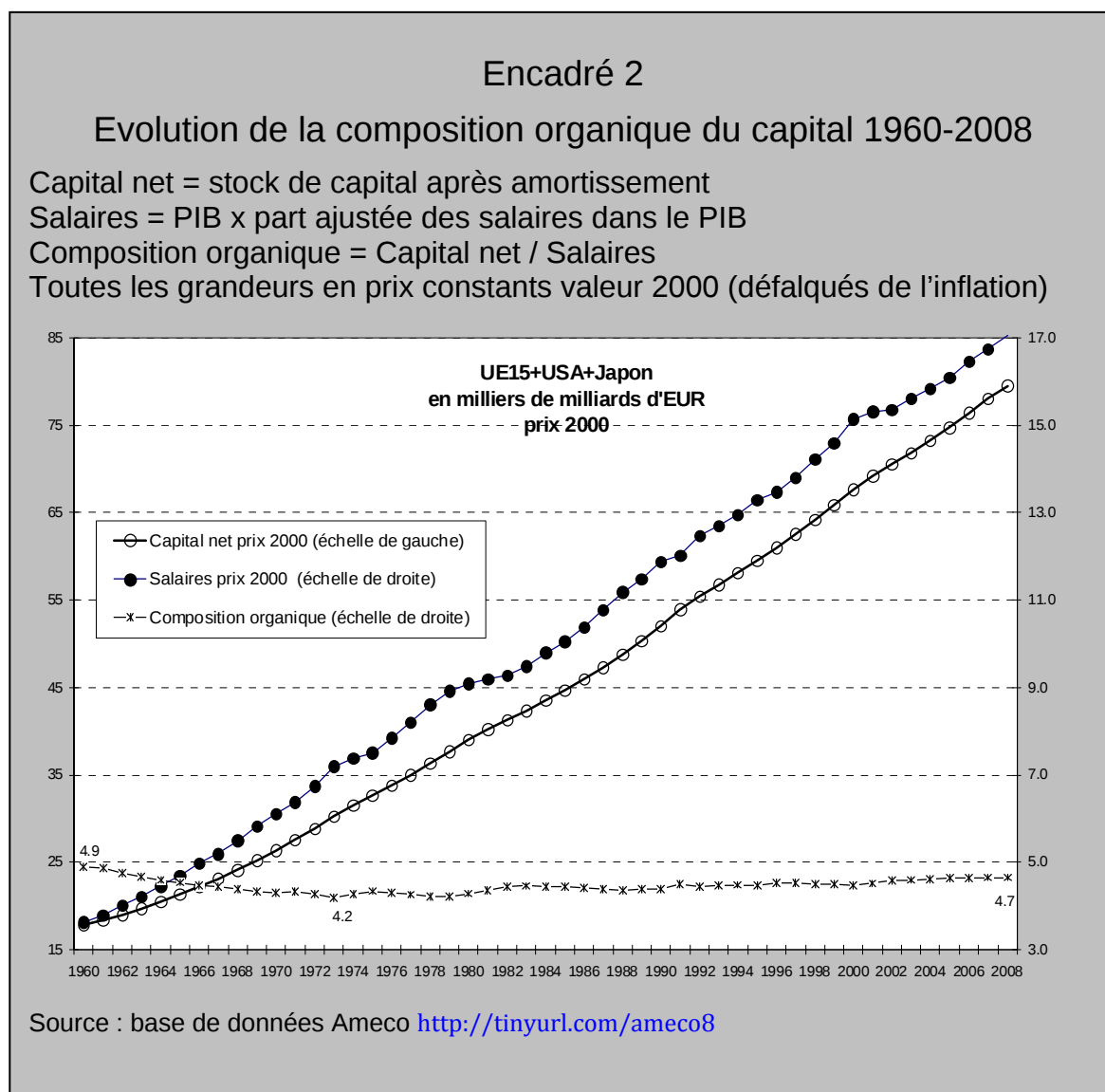
L'équation correspondante (voir [ci-dessous](#) pour les amateurs de formules) du taux de profit montre clairement que ce dernier ne sera entraîné à la baisse que si l'augmentation du taux d'exploitation ne parvient pas à compenser celle de la composition organique, à supposer que cette dernière augmente. C'est littéralement le sens de toute l'argumentation marxienne dans la section 3 du Livre III intitulée justement « Loi tendancielle de la baisse du taux de profit ». Marx commence par présenter l'augmentation de la composition organique comme évidente²⁴, pour ensuite argumenter sur les tendances contraires, présentées comme insuffisantes à compenser la première. Or les deux argumentations sont contestables, comme nous le verrons en les examinant tour à tour.

Croissance de la composition organique

Marx la fait dériver du simple constat qu'une même quantité de travail s'applique avec le progrès technique à un volume croissant de machines et matières. Castoriadis a fait justement observer qu'un raisonnement en volume est ici substitué au raisonnement en valeur (voire de manière incohérente également à celui en prix de production selon JM Harribey²⁵) qu'il s'agit pourtant d'étayer. Puisque la valeur du capital constant correspond au travail incorporé dans les moyens de production alors que celle du capital variable correspond à celui des moyens de subsistance et de reproduction de la capacité ouvrière, le raisonnement ne serait valide que si la productivité du travail dans le secteur des biens de production évoluerait systématiquement moins rapidement que dans le secteur des biens de consommation. Cette dernière hypothèse, nécessaire à la sauvegarde de l'édifice est plus que hasardeuse, contre-intuitive (qui admettrait que les développements de l'informatique par exemple affectent prioritairement la production des biens de consommation), et Marx ne s'y est pas risqué. De surcroît, l'affirmation de Castoriadis²⁶ selon lequel « toutes les études statistiques existantes, pour autant que l'on puisse s'y fier, ne montrent pour le rapport capital/produit net²⁷ ni une évolution historique claire, ni une corrélation systématique », paraît partagée par Michel Husson. Ce dernier affirme en effet, à l'issue de considérants mathématiques faisant usage de volumes de capital et de produits imputés à un prix moyen, que²⁸ : « L'accumulation de capital n'entraîne donc pas forcément une augmentation de la composition organique » et même que, compte tenu d'une part de la valeur dégressive

du capital qu'entraînent son amortissement et l'augmentation de la productivité dans le secteur des biens d'équipement, et d'autre part de la possible progression du salaire réel, « qu'une stabilisation de la composition organique n'a rien de déroutant ».

Plutôt que de reprendre une argumentation, basée sur le rôle déterminant de la productivité du travail²⁹, et rapporter approximativement les notions de composition organique et taux de plus-value à cette dernière, nous avons pris le parti de tester directement la validité des assertions précédentes sur les séries statistiques économiques de la commission européenne utilisées par Michel Husson dans sa récente conférence sur « Un capitalisme toxique »³⁰. Le résultat affiché est édifiant (voir Encadré 2).



On constate que sur presque un demi-siècle, malgré des progrès technologiques intenses dans les pays concernés, l'UE des 15, les USA et le Japon, la composition organique y reste pratiquement constante oscillant entre 4 et 5. Malgré les crises intervenues et un quintuplement du capital investi (de 15 à plus de 75 trillions d'euros), les salaires distri-

bués ont grosso modo suivi l'accumulation de capital, et la composition organique est restée d'une frappante stabilité³¹ !

Voilà qui donne au raisonnement sans faille de Castoriadis la caution de faits observables, non disponibles à l'époque où se rédigeait *Le Capital*³², et devrait faire définitivement litière d'une soi-disant tendance à l'augmentation de la composition organique consubstantielle à l'accumulation capitaliste.

Cette augmentation est reléguée au rang de dogme qu'elle n'aurait jamais dû quitter si elle n'avait assumé un rôle central dans le meccano marxiste censé démontrer une impossibilité logique dans la perpétuation de l'accumulation³³.

Les contre-tendances

Marx, nous l'avons dit, parle de loi tendancielle pour le taux de profit car il oppose sa propension à la baisse, due à une augmentation de la composition organique considérée comme inéluctable, à des tendances antagoniques susceptibles de la compenser. Le fait qu'il croyait inéluctable la première est patent dans la citation suivante : « Cette diminution progressive du capital variable relativement au capital constant et au capital total correspond au perfectionnement de la composition organique du Capital social moyen et est l'indice du progrès de la productivité du travail social.³⁴ » L'augmentation de la composition organique est directement imputée par Marx à celle de la productivité. Nous avons vu à la section précédente qu'il n'en était rien, et que l'erreur tenait au passage d'un raisonnement en volume de capital par tête à celui en valeur de masse de capital par masse salariale. Nous pourrions en rester là. A quoi bon démonter des contre-tendances à une tendance prouvée inexistante ?

Il nous importe pourtant d'examiner si d'après ses propres prémisses économiques Marx s'est ou non leurré au point de croire indépassable l'impact de la croissance de la composition organique, ou s'il s'agit d'une ossification de sa pensée par d'intéressés continuateurs. Il est donc instructif de passer en revue les éléments qui pour Marx pouvaient expliquer le maintien ou la hausse, selon lui provisoire, du taux de profit. Il en énumère six principaux :

- L'accroissement de l'exploitation du travail

Il s'agit avant tout de l'augmentation de la journée de travail ou de son intensification, du numérateur donc du taux de profit. Curieusement, Marx montre qu'il ne croit guère à son impact compensatoire, tant il insiste sur le fait que les mêmes causes, à savoir le développement de la grande industrie, qui augmentent le taux d'exploitation, réduisent aussi la quantité de force de travail mise en œuvre par un capital déterminé, et donc élèvent selon lui la composition organique. Il em-

brouille à loisir la question de la masse de plus-value et de son taux, se bornant à constamment suggérer que les deux ne coïncident pas, voire peuvent s'opposer, selon que la population ouvrière diminue ou non. Il ne fournit d'ailleurs guère de matière empirique pour étayer ce qu'il fait passer pour un constat.

- La réduction des salaires en-dessous de la valeur de la force de travail

Voilà qui est intéressant. Le tarissement du taux de profit pourrait être compensé en quelque sorte par la violation d'une condition qu'on disait pourtant inhérente au capitalisme, en abaissant le niveau de subsistance de la classe ouvrière. Chômage croissant, armée de réserve, concurrence entre travailleurs, expliqueraient bien entendu que les travailleurs soient contraints d'accepter un marché inégal. Marx concède avec probité que cela ne ressort pas des lois générales du capital, mais relève d'effets de concurrence dont il réserve l'étude pour un autre ouvrage. Il devrait être malgré tout évident que considérer durablement possible une violation de la loi de la valeur applicable à la force de travail par des conditions exogènes reviendrait à lui nier sa pertinence, voire à requérir la classe ouvrière de l'imposer par la lutte revendicative. Dans les deux cas, le salaire deviendrait un effet des luttes sociales et perdrait sa relation avec la prétendue valeur du panier de subsistance etc. Cette compensation de baisse tendancielle par violation de la loi de la valeur travail appelle ironiquement à considérer que la plus-value elle-même et le taux de profit tombent dans l'indétermination économique que nous soutenions dans notre analyse initiale.

- La dépréciation des éléments du capital constant

Ce point est capital et montre que Marx, lucide, avait contre toute attente, et quoi qu'il en ait dit dans le chapitre précédent, une claire vision que la composition organique n'était pas tenue d'augmenter avec la productivité du travail et le développement capitaliste. Avec l'exemple de la masse de coton filée respectivement par le fileur au rouet et par l'ouvrier en filature, sans rapport avec l'augmentation de la valeur du coton, il donne en conscience des verges pour se fouetter, conclut que cela est tout aussi valable pour les éléments du capital fixe, ajoute que « Il peut même arriver que la masse des éléments du capital constant s'accroisse alors que sa valeur reste invariable *ou même diminue*³⁵ » et termine par « Une fois de plus nous constatons que les mêmes causes provoquent et entraînent la baisse du taux du profit. ». Que demander de plus pour contrer les tenants du dogme de la baisse tendancielle ? Il aura suffi de prouver, comme nous l'avons fait, que la baisse de la composition organique entraînée par l'augmentation de la productivité, qu'il présente ici comme circonstan-

cielle, invalide dans la réalité empiriquement démontrable la prétendue tendance à sa hausse.

- La surpopulation relative

Marx reprend ici un argument développé dans le Livre I qui montre que le salaire réel par branche est sujet à des variations à la hausse ou la baisse au-dessus de la valeur moyenne selon les tensions sur le marché du travail, tributaires de l'inhomogénéité sectorielle des besoins en main d'œuvre par rapport au capital engagé comme de l'alternance entre rareté et pléthore typique de son accumulation. Sans que l'on en saisisse clairement les raisons, il admet que ces fluctuations ne s'annuleraient pas en moyenne, que la tendance à la surpopulation serait permanente dans les secteurs à haute intensité capitaliste mais que cette même surpopulation serait absorbée par l'émergence d'une industrie à faible coefficient de capital, comme celle de la consommation de luxe. Sous de telles conditions, les deux phénomènes contribueraient à contrecarrer la baisse dans le premier secteur et favoriser la hausse dans le second. On pensera ce qu'on voudra de cet argument bien subtil.

- Le commerce international

Marx pense visiblement que le commerce international est une activité d'une part hautement profitable de par ce qu'on appellerait aujourd'hui depuis Emmanuel Arghiri les conditions de l'échange inégal entre le pays le plus industrialisé et le moins avancé, et d'autre part nécessaire à l'accumulation du capital par expansion des débouchés. Ces deux phénomènes jouent toutefois en sens contraire puisque l'accumulation selon Marx fait baisser le taux de profit et il conclut, contrairement à Ricardo, que les effets des secteurs orientés sur le commerce international sur le taux moyen du profit pourraient bien être insignifiants.

Enfin il insiste sur l'absurdité de croire que la baisse du taux de profit est corrélative à une hausse de la part salariale. Au contraire, dit-il, cette baisse correspond généralement à une hausse concomitante du taux de plus-value due à la productivité du travail, laquelle mine le taux de profit par l'augmentation de la part du capital constant. Bref, Marx ici réitère sa conviction sans plus l'étayer.

- L'accroissement du capital par actions

Ce point, sur lequel, en lui consacrant à peine une dizaine de lignes, Marx dit ne pas vouloir s'appesantir reste énigmatique. Son seul intérêt consiste dans l'indice que Marx séparait conceptuellement le profit financier tiré sous forme de dividendes d'un capital investi à seules fins d'intérêt, du profit industriel. Son influence éventuellement com-

pensatoire sur la baisse promise à ce dernier n'est pas vraiment discutée.

La discussion sur les tendances antagonistes à la baisse tendancielle mentionnées par Marx ne nous paraît pas avoir mobilisé les foules. Bien entendu, les théoriciens marxistes de l'impérialisme à la suite de Rosa Luxemburg et Lénine, l'école cambridgienne avec Joan Robinson, Baran et Sweezy, plus généralement même tous ceux qui conçoivent que le régime d'accumulation sans frein du capitalisme, sa tendance historique à la concentration monopolistique, son déclin irrémédiable, sont porteurs de contradictions ne se résolvant que dans la guerre, la fuite en avant dans le pillage colonial ou naturel, ont plus ou moins considéré qu'au moins une des raisons de la course à l'abîme tenait à l'impossible solvabilité prétendument démontrée par Marx. En somme, pour ces derniers, le prix à payer pour que les contre-tendances l'emportent équivaldrait au triomphe de la barbarie. Il est permis de douter que c'était l'opinion de leur inspirateur.

D'autres contre-tendances possibles sont aussi mentionnées dans l'article consacré par Wikipedia³⁶ à la baisse tendancielle.

En résumé, il nous semble que les contre-tendances mentionnées par Marx à sa « loi immanente », sont restées plus encore que le reste du livre III à l'état d'ébauche. Totalement dépourvues de matériel empirique, au contraire du corps du livre I, ces notations n'éclairent que faiblement le fond du sujet. Tout au plus peuvent-elles témoigner que Marx lui-même avait peut-être quelques doutes sur ce qu'il avait avancé, et autoriser l'auteur à supputer que, même s'il ne démordait pas sur la nature profondément viciée de l'accumulation capitaliste, le second aurait été réticent à voir sa prétendue loi gravée dans le marbre par ses continuateurs.

Le résultat : la dynamique historique du taux de profit

Nous espérons laisser le lecteur convaincu de l'inanité des arguments théoriques avancés par Marx, et nombre de ses suiveurs, à l'appui de la « baisse tendancielle ». Probablement secoués par la preuve empirique, sur le dernier demi-siècle, que l'augmentation de la composition organique du capital, son principal argument, n'est pas moins mythique, les indéfectibles avocats de l'incapacité endogène du capitalisme à valoriser durablement le capital accumulé se réfugieront peut-être dans une exceptionnalité de la période récente. Ils argueront vraisemblablement que la fameuse baisse aurait été effective à l'époque de Marx, à la fin du XIXe ou encore dans l'entre-deux guerres mondiales, voire qu'il faut s'y attendre pour le prochain demi-siècle.

Seule l'étude de l'évolution du taux de profit dans l'histoire longue du capitalisme, au moins depuis l'apparition de la grande industrie, peut, en

l'absence de matériel empirique aussi évolué que celui dont on dispose depuis que les comptabilités nationales ont été instituées à l'initiative de Keynes, tenter de répondre à cette interrogation.

Nous renvoyons sur ce point, qui dépasse largement l'expertise de l'auteur, à la synthèse qu'a tentée Michel Husson, notamment à partir des travaux de l'expert incontesté des époques économiques Angus Maddison³⁷, dans le livre déjà cité *Misère du capital*, référencé sous⁵, dont nous extrayons la citation suivante :

« On a montré plus haut pourquoi toute loi établissant que le taux de profit doit mathématiquement finir par baisser à cause des modalités de l'accumulation du capital doit être considérée comme erronée. L'évidence historique des ondes longues, le temps long du capital, livre ainsi un message ambigu : le taux de profit ne fait apparaître aucune tendance régulière à la baisse, ni même un profil identique d'un demi-siècle à l'autre. Il augmente ou se maintient à un niveau élevé durant les phases d'expansion, il chute durant l'entre-deux-guerres mais se retourne à la hausse au milieu des années quatre-vingt sans pour autant ouvrir une nouvelle phase expansive. »

On trouvera dans cet ouvrage les graphiques étayant cette sienne conclusion et dans un article postérieur³⁸ un résumé de la vision nuancée de cet auteur. Daté d'avant la profonde rétraction économique qui s'annonce fin 2008 à partir des effets de la tornade financière induite par la crise dite des « subprimes », l'article en question formule joliment que « L'approche marxiste de la dynamique longue du capital pourrait en fin de compte être résumée de la manière suivante : la crise est certaine, mais la catastrophe ne l'est pas. » En d'autres termes, il renvoie dos à dos les tenants d'un irénisme de la régulation qui croient en quelque sorte arrivé le règne du développement harmonieux du capitalisme et les dévots de l'aggravation continue de ses contradictions insurmontables.

Si nous partageons ce diagnostic, et n'avons que de l'estime pour la probité avec laquelle l'auteur confronte les concepts marxistes fondamentaux à la réalité empirique, on nous permettra d'être plus sceptique sur le jugement « nécessairement déséquilibré et contradictoire » du développement capitaliste, le conduisant malgré tout à se ranger parmi les marxistes, versant critique. Outre que la démonstration ne me semble pas faite à partir des prémisses économiques dudit maître à penser³⁹, ne faut-il pas s'interroger au moins sur la responsabilité des intellectuels à faire miroiter a contrario aux militants lecteurs, paradoxe ultime pour un marxiste adversaire de tout harmonicisme, je ne sais quel mode voué à l'équilibre et à l'absence de contradiction ? Le discours entre amateurs et contempteurs d'utopies diverses n'est à mes yeux guère roboratif.

Ce que démontre selon nous l'évolution contrastée du taux de profit depuis l'apparition du capitalisme industriel et sa financiarisation progressive, c'est l'impossibilité de conclure à une quelconque fatalité endogène ou impossibilité radicale de rentabilité dans le long terme. Les limites historiques du mode de développement capitaliste dépendent de l'action

des hommes et des interactions avec leur environnement social, technique et naturel, et non de prétendues lois économiques qui ne font qu'abstraire les nécessaires relations entre les grandeurs en jeu dans la valeur des échanges.

Résumé et conclusion

Le cœur de la théorie économique de Marx, tel qu'on peut l'extraire du détail d'analyses sociopolitiques fourmillant de perspicacité et d'opportunité dénonciatrice de ceux de ses contemporains attachés à la conservation de l'ordre existant, consiste en :

- La théorie de la plus-value comme exploitation rationnelle⁴⁰ d'une marchandise particulière, la force de travail.
- La formation à partir de cette plus-value d'un taux de profit moyen par une dynamique concurrentielle d'accumulation des capitaux engagés dans la production capitaliste suivant un schéma de reproduction élargie.
- La loi de la baisse tendancielle de ce taux de profit comme conséquence inéluctable de l'accumulation capitaliste.

Nous avons dans le présent document :

- Argué que l'extension à la force de travail de la théorie ricardienne de la valeur marchande était entachée d'arbitraire et dépourvue de valeur prédictive.
- Estimé que les démonstrations sophistiquées de la compatibilité du modèle de reproduction élargie marxien avec les équivalents d'inspiration keynésienne revenaient à jeter par dessus-bord l'essentiel de l'apport marxien à la théorie économique.
- Démontré que la loi de la baisse tendancielle reposait sur des hypothèses incohérentes dont la principale, celle liée à l'évolution de la composition organique des capitaux, était carrément contraire à l'évolution empiriquement observable.

Avons-nous fait œuvre utile, en détruisant avec méthode ce que nous croyons être à la base des fallacieux raisonnements opposés par les tenants de l'impératif révolutionnaire à la cohorte de ceux qui tentent laborieusement de trouver et d'imposer des règles de fonctionnement des échanges de biens, services et capitaux, mettant fin aux désordres économiques de la période, à l'insupportable croissance contemporaines des inégalités et à l'exploitation suicidaire de l'environnement ?

Aux patients lecteurs de juger.

Dario CIPRUT, 28 février 2009

Annexe - Pour les amateurs de formules

Les raisonnements qui précèdent peuvent, pour tous ceux qui acceptent de se fier à leurs souvenirs scolaires, être facilement exprimés en formules algébriques élémentaires. Rappelons que si Marx a étudié avec le plus grand intérêt le calcul différentiel et intégral, il n'en a pas vraiment fait usage et que ses raisonnements n'ont jamais fait appel le cas échéant qu'à la mathématique élémentaire. Son œuvre majeure n'est obscurcie que par son ampleur, ses remaniements et le jargon philosophique ou politique de son temps.

Nous désignerons comme suit les variables intervenant dans le calcul, définies plus haut verbalement dans le cœur du document, en utilisant les symboles « == » pour les définitions admises et « = » pour les égalités algébriques établies :

Encadré 3

F == Capital fixe, Cc == Capital circulant

C == Capital constant == F + Cc

V == Capital variable, T == Capital total == C + V

pl == Plus-value (ou profit selon qu'on parle valeur ou prix)

Co == Composition organique du capital == C / V

Tp == Taux de profit == pl / (C + V)

Te == Taux d'exploitation == pl / V

Par conséquent en formulant le taux de profit en terme relatif au capital variable, on obtient en divisant numérateur et dénominateur de sa définition par V :

$$Tp = \frac{pl/V}{(C+V)/V} = \frac{pl/V}{C/V+1} = \frac{Te}{Co+1}$$

ou autrement dit

$$\text{Taux_de_profit} = \frac{\text{Taux_d'exploitation}}{\text{Composition_organique} + 1}$$

C'est l'égalité de base pour apprécier les raisonnements marxistes sur l'évolution de la rentabilité du capital, dont nous avons, croyons-nous, contribué, après d'autres, mais autrement, à montrer l'absence de fondement. Les relations numériques d'interdépendance entre les variables déterminant le taux de profit et la productivité du travail ont été explorées sous des hypothèses complémentaires quant au prix moyen des produits et du coût de la main-d'œuvre, notamment dans l'ouvrage déjà cité de Michel Husson²⁸ et fait l'objet d'une communication privée d'un camara-de⁴¹, que nous tenons à remercier ici.

Notes

¹ Travail dit vivant par rapport à celui déjà incorporé dans le capital, dit mort

² Il demeure néanmoins que d'excellents penseurs, tels que Bernard Stiegler, tiennent, sans plus de preuve, cette théorie de la baisse tendancielle comme un des traits constitutifs du capitalisme que la phase consumériste ou fordiste n'aurait pu contrebalancer qu'un temps.

³ Faute d'arriver à sauter le premier obstacle du parcours, ces révolutionnaires nous somment de prendre notre élan pour les sauter tous ! Cette excellente comparaison m'a été inspirée à bâtons rompus par Frédéric Lordon, qu'il en soit remercié.

⁴ Qu'il s'agisse du « retournement copernicien » nécessaire à retrouver le sens du local, de celui assurant la prééminence du « poétique sur le prosaïsme » récemment surgi sous la plume d'intellectuels antillais pour se solidariser avec les grèves de la vie chère parties de Guadeloupe, les révolutions ou insurrections mentales nécessaires à contrer le règne de la marchandisation du vivant, à faire du capitalisme ou du marché un moyen et non une fin, ne sauraient se confondre avec la resucée des utopies totalitaires ayant usurpé la visée communiste et prétendant extirper, sans trop s'attarder aux moyens, l'égoïsme marchand des conduites humaines.

⁵ Par exemple Cornelius Castoriadis, *La société bureaucratique*, Vol. I, 10/18, 1973, chapitre intitulé «La critique de l'économie marxiste», Christine Delphy, *Pour une théorie générale de l'exploitation*, Mouvements N°26 mars-avril 2003, Michel Husson, *Misère du capital*, Syros, 1996. Il me faut ici préciser que ce dernier diverge du premier en continuant de penser que la théorie de la valeur-travail, ici taxée de dépourvue de valeur scientifique, est un « roc », et que les arguments que j'avance dans cette première partie dont, à l'inverse de la seconde, il récuse les conclusions, lui paraissent « superficiels ».

⁶ Notamment pour distinguer valeur d'usage et d'échange.

⁷ Pour un excellent exposé de l'opposition entre l'école ricardienne et marxiste de la "valeur-travail", d'une part, et l'école néo-classique ou marginaliste de la "valeur-utilité", de l'autre, voir p.ex. le chapitre [La question de la valeur](#) du cours de l'Université Paris 7 "Introduction à l'Analyse Economique".

⁸ Dont le mérite revient à David Ricardo. Le raisonnement de base consiste à la suite de Marx, cf. le complément d'Engels au livre III du *Capital*, à moquer les partisans de la valeur-utilité en clamant que rien hors un attribut quantifiable commun (une substance abstraite) ne saurait expliquer les proportions relatives d'échange entre deux marchandises d'usage aussi hétérogènes que p.ex. le froment et l'or. La quête de la valeur n'est pas sans rapport avec celle du Graal, et l'atome de temps de travail comme particule élémentaire de valeur mime le grain de matière. Le capital comme la valeur économique sont des relations, non des entités. Que la relation se perde et tous deux s'évaporent.

⁹ Marx a magnifiquement évoqué cette relation en affirmant dans le livre I, section 3, que « Une machine qui ne sert pas au travail est inutile. Elle se détériore en outre sous l'influence destructive des agents naturels. Le fer se rouille, le bois pourrit, la laine non travaillée est rongée par les vers. Le travail vivant doit ressaisir ces objets, les ressusciter des morts et les convertir d'utilités possibles en utilités efficaces. ». On ne saurait mieux dire.

¹⁰ Comme il le dit joliment dans le livre III, Section II Chapitre 9 du *Capital*, Marx et les marxistes sont intimement convaincus que « le capital variable est la source de la plus-value, et tout ce qui dissimule son action sur l'enrichissement du capitaliste a pour conséquence de rendre mystérieux tout le système ».

¹¹ On ne dira jamais assez toute l'admiration, l'affection même, que méritent Marx, et son ami Engels, pour avoir mieux que quiconque mis en lumière le mépris et l'exploitation du travail des humains, y compris femmes et enfants, sur lesquels s'est bâtie la grande industrie au XIXème. Le livre I du *Capital*, dans sa section IV sur la plus-value relative, contient aux Chapitres 14 et 15 les plus belles pages qui soient sur le sujet de la naissance des manufactures et des fabriques, et les plus fortes dénonciations de l'hypocrisie régnante des avocats de l'ordre social d'alors, parmi lesquels une cohorte d'économistes bourgeois.

¹² Chez Marx et les marxistes, travail « socialement nécessaire », dans des « conditions de production historiquement données », temps de travail « qualifié » ramené à un multiple du travail simple, temps de « reproduction » incluant la formation etc. etc.

¹³ Dans les œuvres savantes de P.Sraffa, E.Arghiri, A.Lipietz, G.Duménil, J.M. Harribey autour de la problématique de la transformation de la valeur en prix de production et de la critique des économistes néo-classiques et néo-ricardiens.

¹⁴ Le cours d'économie déjà mentionné compare le rôle de la théorie de la valeur-travail à celle de la gravitation et la valeur d'un produit à l'abstraction conceptuelle de la masse attachée au centre de gravité d'un corps.

¹⁵ *Retour sur la « source » du profit*, Documents pour l'Enseignement Economique et Social, mars 2000.

¹⁶ Le *capital constant* est défini comme celui investi dans les moyens de production, partie fixe (machinerie, bâtiments etc.) et partie circulante (matières et produits auxiliaires comme électricité etc.). On préférerait peut-être parler aujourd'hui capital-stock et capital-flux. Il faut en toute logique aussi tenir compte du fait que le capital dit fixe doit être périodiquement renouvelé et donc intégrer un taux d'amortissement moyen dans l'appréciation du taux de profit (rotation du capital chez Marx). La dépense en capital comprend également les frais financiers, rente foncière, crédit, assurances, impôts etc.

¹⁷ Le *capital variable* est celui investi pour rémunérer directement ou indirectement (salaire différé, primes, retraites, allocations, etc.) le personnel participant à la production. Nous laissons de côté la querelle de savoir si la rémunération conditionnée à la réussite ou à la valeur boursière de l'entreprise entre ou non dans le capital variable ou dans la distribution du profit. Il faut noter que la terminologie marxienne trahit en désignant uniquement le salaire comme seul contributeur à la variabilité du profit le postulat additif de la théorie de la valeur-travail que nous avons critiqué plus haut.

¹⁸ On ne démordra pourtant pas que c'est bien l'hypothèse que la source du profit tient uniquement au travail ajouté (=vivant) qui conduit à penser ce dernier condamné à se rétrécir comme peau de chagrin au gré du développement de la productivité et du machinisme. Cette idéologie chevillée au corps des marxistes peut seule expliquer selon nous leur imperméabilité maintenant séculaire à la raison statistique ou mathématique des contestations du dogme.

¹⁹ Nous épargnons dans le courant du texte toute formule aux lecteurs rétifs à l'algèbre. En annexe, on trouvera les formules, très simples, correspondant à nos dires. On trouve la formule essentielle reliant le taux de profit aux deux facteurs précités p.ex. dans le chapitre [Baisse du taux de profit](#) du cours de l'Université Paris 7 "Introduction à l'Analyse Economique", déjà mentionné.

²⁰ Une mesure similaire, mais avec au dénominateur le chiffre d'affaires (capital total + plus-value), et non le seul capital variable est dénommée en économie générale « intensité capitaliste » (cf. Wikipedia).

²¹ *Le Capital*, livre I, section V

²² *Le Capital*, livre I, section VII, « Accumulation du capital », Chapitre 25, « Loi générale de l'accumulation capitaliste », sous-chapitre II, « Changements successifs de la composition du capital dans le progrès de l'accumulation et diminution relative de cette partie du capital qui s'échange contre la force ouvrière », où Marx, partant d'Adam Smith, ayant lui-même introduit la distinction entre composition-technique et composition-valeur, n'hésite pas à affirmer « Cette loi de l'accroissement progressif de la partie constante du capital par rapport à sa partie variable se trouve, comme nous l'avons vu ailleurs, à chaque pas confirmée par l'analyse comparée des prix des marchandises, soit qu'on compare différentes époques économiques chez une même nation, soit qu'on compare différentes nations dans la même époque ». On chercherait pourtant vainement dans tout ce qui précède ledit chapitre, et en particulier dans toutes les admirables considérations sur l'industrie cotonnière anglaise, de la dentelle ou de la chaussure, pas plus que sur l'impact du régime de fabrique sur les salaires, de quoi numériquement étayer ce qui apparaît, notamment à la lumière de l'absence de données statistiques encore regrettée par Engels vingt-trois ans plus tard (voir aussi la note ³²), comme une audacieuse illustration de « wishful thinking ».

²³ Il faut rappeler ici que Marx n'a publié de son vivant que le livre I, en 1867, et est mort en 1883. Les livres II et III sont posthumes, respectivement datés de 1885 et 1894, scrupuleusement repris par Engels de volumineux cahiers d'une œuvre toujours en chantier et que l'auteur regrettait de ne pouvoir remanier de fond en comble. Le livre II est consacré au déploiement temporel cyclique des différents éléments du capital (fixe, circulant, variable) dans le but de produire de la plus value. Chaque cycle alterne une phase de circulation avec une phase de production, se succédant au cours de la période de rotation du capital, ou il est reconstitué en totalité. Les derniers chapitres sont consacrés à l'accumulation du capital selon deux modes de base, la reproduction simple propre à un modèle stati-

que du capitalisme ou la totalité du profit est consommée par la classe dominante, et la reproduction élargie, où une partie est réinvestie et entraîne la croissance économique et la dynamique du capitalisme.

²⁴ Littéralement : « Puisque l'importance du travail vivant diminue continuellement par rapport au travail matérialisé (moyens de production) qu'il met en œuvre, il est *évident* [c'est moi qui souligne] que la quantité de travail vivant non payé, la quantité de plus-value, doit diminuer continuellement par rapport au capital total. Le rapport entre la plus-value et le capital total étant l'expression du taux du profit, celui-ci doit donc diminuer progressivement. »

²⁵ JM Harribey, comme les partisans du « retour à Marx » ou de « actuel Marx », continue de baser la validité de la théorie de la valeur-travail marxienne, qu'il modifie au passage, à la suite de Duménil-Lipietz, en ne considérant plus le capital variable comme ayant une valeur basée sur le travail nécessaire à produire le panier de subsistance mais comme un pur produit de la lutte des classes pour la répartition de la valeur ajoutée, sur la seule démonstration de la compatibilité mathématique entre l'hypothèse de la quantité de travail comme unique facteur de production et les modèles néo-keynésiens du système des prix (JM Harribey : *Valeur, prix de (re)production et développement économique*, Bordeaux, 2001). Sous de telles conditions, gageons que Marx l'aurait abandonnée comme un chiffon théorique.

²⁶ Cornelius Castoriadis, *La société bureaucratique*, Vol. I, 10/18, 1973, Introduction générale, chapitre «La critique de l'économie marxiste ».

²⁷ Castoriadis pense que le rapport du capital constant au produit net (c.à.d. le surproduit ou en valeur la plus-value) plutôt qu'au capital variable dans la définition de la composition organique est une mesure moins ambiguë de l'intensité capitaliste.

²⁸ Michel Husson, *Misère du Capital, Une critique du néo-libéralisme*, Syros, 1996. Ce livre ardu et profond examine tour à tour, sur un mode théorique et statistique, la dynamique du profit dans le cadre des crises liées aux « ondes longues ». Il conclut à une version affaiblie des tendances mises en lumière par Marx, critique les diverses versions dogmatiques de ces dernières, et esquisse une synthèse entre l'analyse marxiste et l'apport régulationniste qui le conduit à juger le capitalisme incapable d'accorder un faisceau de tendances contradictoires entre besoins sociaux, productivité et rentabilité.

²⁹ En effet, Marx, contrairement à certaines affirmations imprudentes (p.ex. de notre camarade [Tirefort](#)), a parfaitement saisi que l'accumulation élargie pouvait avoir lieu à composition organique constante par simple expansion numérique proportionnelle des facteurs de production. Conscient que l'accroissement de la composition était par conséquent indépendant du fait même de l'accumulation, il persistait néanmoins à le lier à ses conditions d'exercice et notamment à son effet sur la productivité.

³⁰ Reproduit comme cahier d'émancipations de solidaritéS à télécharger sous [Capitalisme toxique](#).

³¹ Ceci ne contredit nullement le constat par Michel Husson d'une basse pression des salaires et du taux d'accumulation décrochant tous deux par rapport à l'envolée du PIB et des profits à dominante financière dans les années 80.

³² Engels, dans le Chapitre IV de la section 2 du Livre III, qu'il met en forme sur un manuscrit difficilement déchiffrable de son ami, lui fait dire textuellement : « Le cas qui nous a servi d'illustration nous fournit incidemment un exemple de la composition du capital dans la grande industrie moderne. [...] Comme il n'y a guère de capitalistes qui soient disposés à faire des calculs semblables au sujet de leurs entreprises, *la statistique ne fournit presque pas de données sur le rapport entre la partie constante et la partie variable du capital de la société* [souligné par moi]. Seuls les recensements américains renseignent - et ce sont les seuls chiffres possibles dans les conditions actuelles - sur les salaires et les profits dans les différentes branches d'industrie. Quelque sujettes à caution que soient ces données, - qui reposent exclusivement sur les déclarations non contrôlées des industriels, ce sont les uniques que nous possédions et elles sont très précieuses par conséquent. En Europe nous avons trop de délicatesse pour nous permettre de pareilles indiscretions à l'égard de nos grands industriels. »

³³ N.B. Il ne faut évidemment pas conclure de cette stabilité de la composition, due à la progression parallèle du capital et des salaires, qu'elle réfuterait la détérioration de la part salariale dans les revenus entre le travail et le capital, notable depuis les années 1980, et qui est en passe de coaguler les réactions syndicales et populaires à la crise économique mondiale relayant les débauches financières. Le capital dont il est ici question est le capital net investi en moyens de production, celui dont il est question chez Marx pour le calcul de la composition organique et du taux de profit sous le nom de capital constant (qui avec le capital variable donne, comme le formule ce dernier, le capital total avan-

cé pour la production), non le revenu des capitalistes, composante du PIB qui contient à la fois l'investissement et le profit actionnarial. Compte tenu de ce dernier, le taux de profit financier, qui épouse les oscillations de la conjoncture boursière, a largement pris l'ascenseur dans cette période, alors que la part salariale dans le PIB décrochait, et est sans doute en train de fondre comme neige au soleil (Pour la baisse de la part salariale dans le PIB à partir des mêmes sources, voir p.ex. Michel Husson, [Protectionnisme et altermondialisme](#), février 2009). Toute confusion entre le marché des biens et services, et celui des actions et de la bourse, reviendrait à faire fluctuer la composition organique au gré du Dow Jones ou du CAC40 et à croire les profits en bourse prendre leur source dans l'exploitation du travail des courtiers ! La loi de la baisse tendancielle se jouerait à la corbeille et de caricature finirait en farce.

³⁴ *Le Capital*, livre III, Section III, Chapitre 8 « La loi en elle-même ».

³⁵ C'est moi qui souligne.

³⁶ http://en.wikipedia.org/wiki/Tendency_of_the_rate_of_profit_to_fall par Juriaan Bendien, marxiste néo-zélandais.

³⁷ Et d'Ernest Mandel, qui dans son ouvrage, *Der Spätkapitalismus*, Suhrkamp 1973, *Le troisième âge du capitalisme*, Union générale d'édition, 1976, Nouvelle Editions, Passion, 1996, enfin dans *Les ondes longues du développement capitaliste. Une interprétation marxiste*, Page Deux, 1998 s'est aussi essayé à ce type de périodisation, inaugurée par Kondratieff dès 1922, relayant les travaux inspirés d'Angus Maddison.

³⁸ Michel Husson, [Ondes longues et capitalisme contemporain](#), 2005

³⁹ En effet, Michel Husson, pour affirmer que le mode de production capitaliste ne saurait satisfaire aux besoins humains qu'en partie il suscite, convoque des conditions en matière de débouchés, de choc technologique et d'éthique sociétale, dont on s'accordera qu'elles ne relèvent plus d'économie, mais bien des nouvelles radicalités qu'il entrevoit. La question demeure de savoir si ces dernières gagnent à croire les mécanismes du marché, de la monnaie et du salariat hors jeu et bons pour les poubelles de l'histoire.

⁴⁰ Il s'agit de rationalité marchande, cela va de soi.

⁴¹ Alberto Heiniger, passionné comme moi-même par la portée plus que jamais actuelle de ce débat.